

Sans que le besoin s'en fasse sentir, les hommes de lettres recommencent toujours à pousser de grands cris de détresse autour de la mémoire de Beethoven. Ils ont, depuis la récente révélation du fils et historien de Gabriel Fauré, la possibilité de changer de musicien, sans changer de sujet : le cas Fauré, tout neuf, n'est pas moins pitoyable que le cas, très usagé, de Beethoven.

(Revue des Mutilés de l'oreille, Sanary.)

En Amérique du Sud.

C'est une gageure ! m'a-t-on dit. — Gageure, si vous voulez ; nous partons quand même ! Et nous sommes partis, ma femme et moi, au début d'avril 1930. Sourd, je le suis entièrement et ma femme n'entend pas parfaitement ; je lis mal sur ses lèvres et pas du tout sur celles des autres gens ; nous ne savions l'espagnol ni l'un ni l'autre ; j'insiste : nous ne le parlions, ne le lisions ni ne le comprenions ; mon régime alimentaire (pourquoi n'en parlerais-je pas ? Il fut source d'incidents tragi-comiques) réduit mon menu aux racines, feuilles et fruits crus ou cuits à l'eau ; et vous n'imaginez pas ce qu'il est difficile d'obtenir ces choses si simples dans des pays où l'on se nourrit guère que de viandes et de farineux ! Bref nous partions avec toutes les qualités qui eussent suffi — et largement — à nous décider à rester sagement au coin de notre feu (ou plutôt, soyons modernes : enveloppés par la tiédeur de notre chauffage central).

Mais pourquoi partir ? — Ah ! ceci est une autre histoire. Du Chili, un ami m'avait écrit : Trouvez-nous un conférencier qui... et que... Bref, je n'ai trouvé personne. Réponse : Me voulez-vous ? — Ma réponse était à peine partie que l'Université de La Plata, la plus ancienne de la République Argentine et le Président Ayora de l'Equateur m'adressaient des demandes analogues. Avec une ou deux invitations de plus, pensais-je, il y a de quoi payer le voyage pour nous deux. Essayons toujours.

Nous étions prêts à toutes les aventures. Il ne nous en est arrivé aucune ! Mon médecin — il l'a avoué après — « s'attendait au pire » (que j'y mourusse ?). Et nous sommes rentrés huit mois après notre départ, en santé bien meilleure ! En Europe, on se fait du souci ; là-bas, point. En Europe, les gens vous accueillent en sceptiques ; là-bas, à cœur ouvert et bras ouverts. Je sais : on n'est pas prophète en son pays ; mais sûrement il y a un rapport proportionnel entre la taille que les gens vous prêtent et le nombre de kilomètres parcourus. A 20 000 kilomètres de Genève, on nous recevait comme si nous étions le roi et la reine d'Angleterre en personne...

ou peu s'en faut. A toutes les gares, dans tous les ports, nous étions reçus par des délégations entières, y compris journalistes et photographes ! Deux villes, durant ces huit mois, nous accueillirent sans autorités, interviews, ni bouquets de fleurs : Madrid, fin novembre, et... Genève, à la mi-décembre ! Que disais-je : on n'est pas prophète...

Mais reprenons l'autre bout du fil de mon discours et de mon voyage. Sur le vaisseau, entre Marseille, Madère, Panama et l'Equateur, j'ai appris l'espagnol. Chose indispensable. Non pour le parler, mais pour le lire. Quand on sait le français et un peu de latin et d'italien, cela va tout seul. Je suis même arrivé à l'écrire un peu. Par contre jamais personne n'a pu me comprendre en espagnol, même quand mes phrases étaient grammaticalement correctes. Il doit y avoir là-dessous une question d'accent, de prononciation.

Et mes conférences ? — Traduites au vol, quand les auditeurs appartenaient à l'enseignement primaire ou au grand public ; en français, tout simplement, pour le corps enseignant secondaire, le public universitaire et la société cultivée. Partout le français est enseigné comme seconde langue. Beau privilège pour la langue de Voltaire et de Rousseau ! Même si les gens qui sont censés la comprendre ne la comprennent pas.

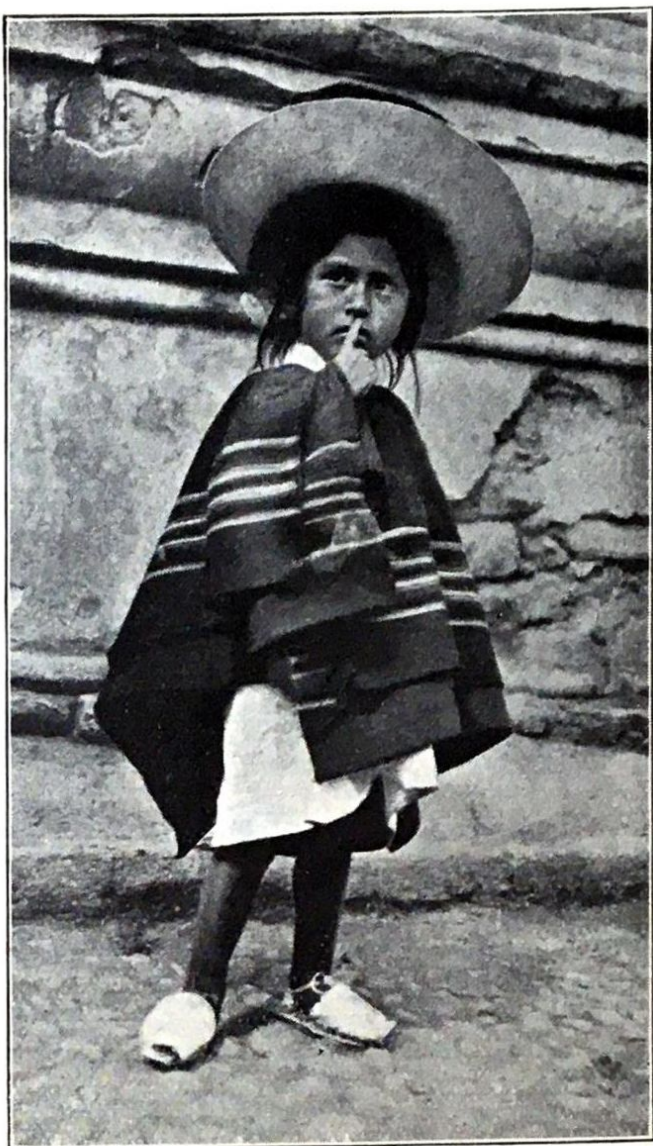
L'Equateur est une merveille ! A Guayaquil, au niveau de l'Océan, il fait presque trop chaud ; à la capitale, Quito, à 3000 m. d'altitude environ, il fait presque trop froid ; somme toute, ni trop chaud, ni trop froid. Et quel curieux climat : là-haut, c'est le printemps perpétuel, comme chez nous en avril ou mai. Pas de saisons. Les vignes perdent bien leurs feuilles en mai (ce qui est l'automne pour l'hémisphère sud) et les rosiers, importés d'Europe, adoptent bien encore pour printemps le même mois de mai, par tradition, sans doute, de l'hémisphère nord. Mais le maïs et le blé, semés chaque mois, ne consultent pas le calendrier. On en voit simultanément des champs à tous les degrés de croissance et de maturation. Ce qui est bien commode pour les agriculteurs.

Tandis que le pays bas regorge de forêt vierge impénétrable, le pays haut n'avait aucun arbre jusqu'en 1865. A cette date un président a introduit l'eucalyptus venu d'Australie. Il y en a maintenant des forêts ; mais chaque arbre est planté à main humaine, car la graine, pour germer, doit être à trente centimètres dans le sol — et elle n'y parvient pas toute seule. A part cela, on voit des cyprès, des aloès, bref la végétation du Midi de la France, au pied même de géants andins blancs de neige : Chimborazo, Cotopaxi et autres anciens volcans — ou volcans en activité —. En fait d'habitants,

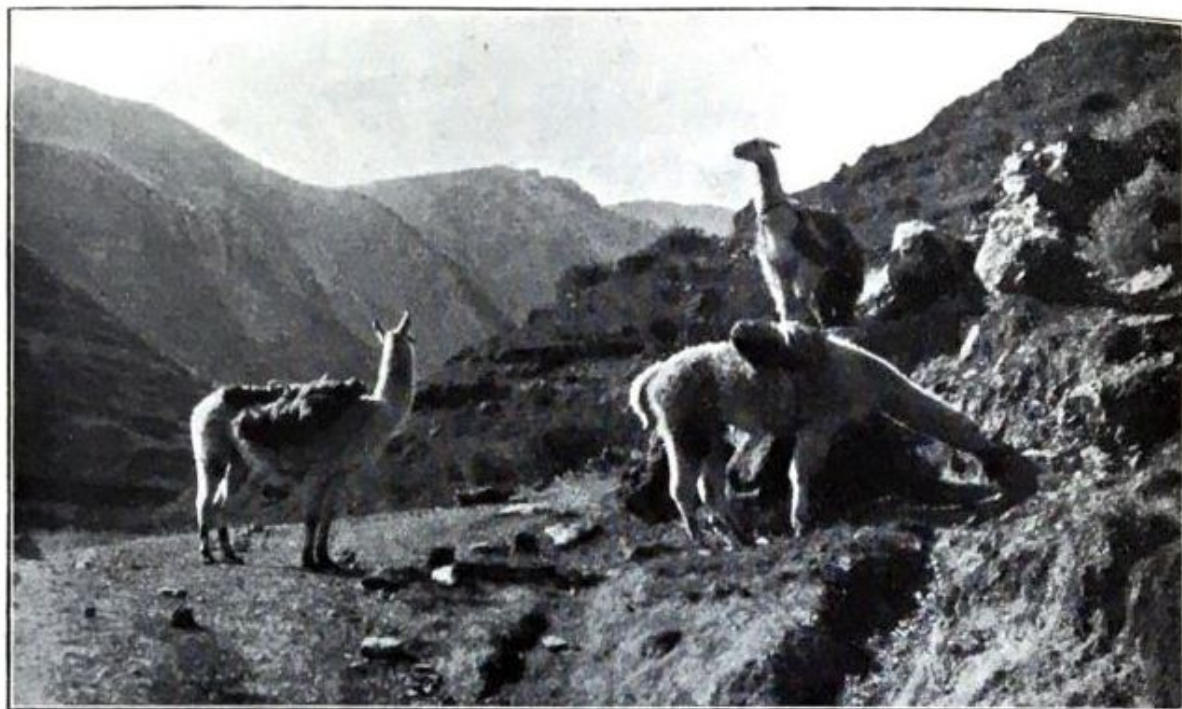
quelques descendants d'anciens Espagnols fort cultivés et une population immense d'Indiens Ketchouas aux joues rebondies, vêtus de chapeaux de feutre blancs à larges ailes et de ponchos rouges. Les femmes ont des chemisettes brodées et portent ce que nous appelons des chapeaux de Panama ; mais Panama n'a jamais produit aucun chapeau : ceux-ci sont tous faits en Equateur. Quant aux enfants, ils sont si exquis qu'on voudrait les embrasser tous, et si sales qu'on n'en embrasse aucun.

Le président Ayora m'a demandé de tracer les plans et programmes d'une Ecole modèle. Les plans sont en exécution ; on en est au second étage ; les programmes dépendront des aptitudes des instituteurs et institutrices !

Au Pérou, il s'agissait de faire vite et de se faufiler entre les révolutions passées et futures. C'est le seul pays où la police m'ait tâté pour voir si je ne portais aucune arme à feu. Et pourtant nous étions les hôtes du Ministère de l'Instruction publique ! Nous avons profité d'un dimanche pour aller à 3500 m. d'altitude voir des troupeaux de lamas. Toutes les lettres que j'avais mises à la poste en débarquant (sauf une, arrivée par accident dans les vingt-quatre heures) sont parvenues à leurs destinataires bien après notre départ. Les administrations, ministères, bureaux, ne travaillent que de 16 à 18 heures. On dort jusqu'à midi ; on se « met en train » de 14 à 16 h. ; on va en société de 20 h. jusqu'à 2 h. de la nuit. Et on parle sans cesse de « progrès » ! Pauvre pays, jadis le pays de l'or, aujourd'hui proie des politiciens au dedans et des capitalistes nord-américains et anglais jetant, du dehors, leurs tentacules de pieuvres sur les mines de cuivre, sur le pétrole,



A Guito, l'enfant porte le poncho rouge.



Lamas, dans les Andes, à 3500 m.

sur le coton, bref sur tout ce qui vaut quelque chose ! Les mânes de Atuhualpa se vengent à quatre siècles de distance !

Le Chili est un pays ardent, vivant, intense. Le sous-sol y est volcanique. Ses émanations envoient-elles leur électricité jusque dans l'âme des habitants ? C'est un des pays les plus avancés du monde en matière de législation sociale (lois ouvrières, protection de la femme, de la mère, de l'enfant) et en éducation. C'est à 20 000 km. de la Suisse que je me trouve avoir le plus de « disciples ». Non, écartons ce mot ; disons : c'est là qu'il y a le plus d'instituteurs qui s'inspirent directement de la psychologie de l'enfant. Aussi les résultats se font-ils sentir : quels jolis enfants ! Que d'yeux vifs, francs, limpides ! Quelle spontanéité et quelle intelligence déliée dans leurs travaux !

Santiago, la capitale, est à 500 m. d'altitude, au pied des contreforts neigeux des Andes. L'Université, l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, les écoles normales et expérimentales, le Ministère de l'Instruction publique nous y ont fait fête. Même au Sénat on a prononcé, à notre adresse, un discours de remerciements ! A Concepcion, on est en plein centre des souvenirs historiques des Indiens Araucans qui ont pris et repris la ville aux colons espagnols avec un héroïsme d'anciens Suisses. Aujourd-

d'hui les Chiliens — descendants de ces Espagnols et de ces Indiens — leur ont dressé des statues. Plus on va vers le sud, plus se marquent deux caractères assez différents, mais liés tous deux au climat plus tempéré : il y a toujours plus d'arbres et toujours plus... d'Allemands. A telle enseigne qu'à Valdivia, dans la rue, il faut demander sa route en allemand. Quels arbres voit-on ? Des chênes et des hêtres venus d'Europe ; des eucalyptus venus d'Australie ; des cyprès-cèdres, c'est-à-dire des cyprès à branches latérales en fuseaux réguliers qui donnent aux paysages un aspect stylisé ; et des mimosas odorants. Les araucarias sont ici chez eux. Ils ne sont pas en pots, comme chez nous, mais hauts comme des sapins.

A Valparaíso, la vieille ville occupe une plage en demi-cercle. Comme la ville s'est agrandie, elle a grimpé tout autour sur les collines abruptes ; on y monte par plus de trente funiculaires et la vue sur l'Océan Pacifique y est merveilleuse. Nous avons tant aimé cette ville, ses environs, ses habitants suisses et ses habitants chiliens que nous avons chantonné à mi-voix : « C'est ici que je voudrais vivre, ici que je voudrais mourir ! » Est-ce une prophétie ? L'avenir n'a pas encore dévoilé son secret !

Pour traverser les Andes, on monte jusqu'à 3200 m. (altitude du tunnel). Le col a 3900 m. Nous y étions fin juillet, ce qui, pour la saison, correspond à fin janvier de l'hémisphère nord. Aussi y avait-il jusqu'à huit mètres de neige. Ligne bloquée durant quinze jours. Les fils et poteaux de l'électricité tordus et brisés. Les locomotives électriques Sulzer Frères de Winterthur inutilisables. Les locomotives à vapeur lentes et poussives à la montée et l'air, dans les tunnels, irrespirable... Mais quels coups d'œil grandioses, par place, sur l'Acuncagua, dont les 7000 m. d'altitude sont visibles de l'Océan Pacifique, par-dessus les 300 km. de largeur du Chili !

On va en un seul jour de Valparaíso, au pied ouest des Andes, à Mendoza, au pied est. De là, il y a plus de 700 km. plats comme une table de billard. Dans toute l'Amérique du Sud, tout au moins entre la forêt vierge équatoriale et tropicale et les régions tempérées de la Terre de Feu, il n'y a pas d'arbre qui n'ait été planté de main d'homme ! Là où aucune main ne s'est trouvée, c'est la pampa herbeuse ou broussailleuse jusqu'à l'infini.

Buenos-Ayres est une grande capitale de deux millions d'habitants, avec gratte-ciels modernes, parcs somptueux, métropolitain et... quartiers pauvres. Un jour, je devais aller visiter une école ; sur le plan, cela ne semblait pas loin : le compteur de l'auto a accusé 17 km. ; une heure entière dans des rues et encore des rues ! L'une de celles-ci n'a pas moins de 14 km. en ligne presque droite. La ville est en damier, comme toutes celles du

nouveau monde. Les pâtés de maisons sont identiques entre eux. Chacun a son chiffre ; les deux chiffres qui suivent indiquent le nombre de mètres à partir de l'angle le plus proche. Ainsi les portes de maisons voisines portent-elles souvent des nombres assez distants : 2118 et 2156 par exemple. Ce qui signifie que l'une est à 18 m., l'autre à 56 m. de l'angle de la rue, dans le 21^e pâté de maisons.

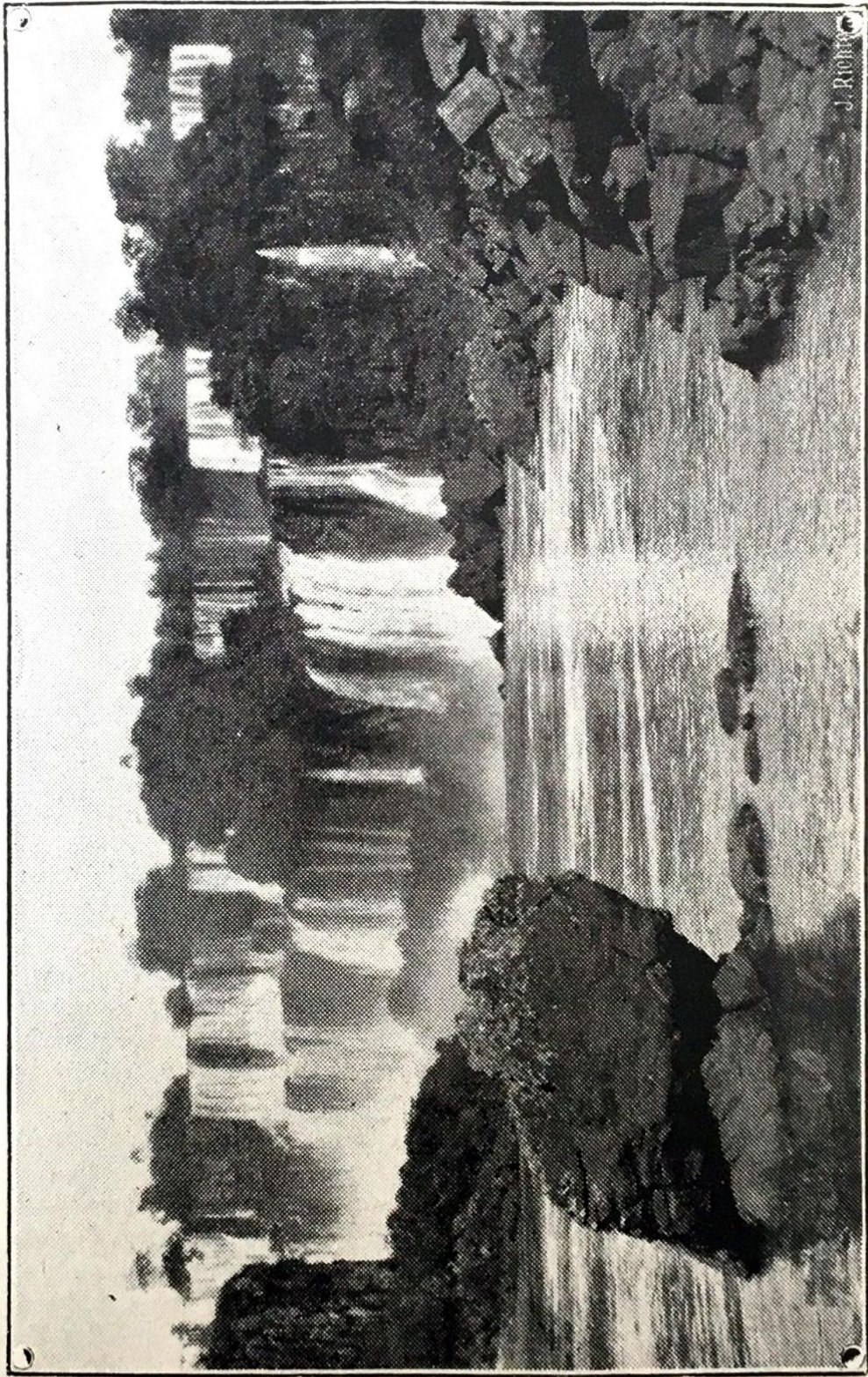
Montevideo, capitale de l'Uruguay, n'a que 600 000 habitants ; placée sur un cap entre une baie ronde d'un côté et le Rio de la Plata de l'autre, elle est élégante et belle, avec ses avenues bétonnées, bordées de grands arbres ; ces avenues montent et descendent suivant les douces ondulations du terrain. Un gratte-ciel artistique, avec tourelles aux angles et pignons, permet une vue d'ensemble sur la cité et ses plages qui s'arrondissent gracieusement vers le levant. Des milliers d'enfants, ceux des écoles de plein air et ceux de l'école expérimentale de Malvin, une des plus belles du monde, y prennent leurs ébats quotidiennement. Heureux pays !

Puis — la révolution de Buenos-Ayres terminée — nous fûmes dans des villes de province de la vaste République Argentine, pour finir à Assomption, la capitale du Paraguay. Ce dernier pays, ceint de forêts vierges impénétrables, est sans autre ouverture sur le monde qu'un fleuve, le Parana, et un chemin de fer qui, en cinquante-deux heures, conduit à Buenos-Ayres. Il est, avec l'Equateur, un des plus primitifs du continent. Les Indiens Guaranis sont mous, comme les habitants des pays chauds et humides ; les progrès y sont lents. Mais les colonies européennes, taillées à même la forêt infinie, s'y multiplient. Et il a suffi d'un seul homme, auteur d'une loi scolaire, pour introduire dans le pays entier l'Ecole nouvelle : Ecole active et coéducation des sexes. Les succès, jusqu'ici, sont étonnants ! Bel exemple pour les pays timorés qui n'ont pas confiance dans les lois — dont l'exactitude est pourtant dûment prouvée — de la psychologie de l'enfant !

Le territoire argentin de Misiones — ainsi nommé du fait des Jésuites qui l'ont colonisé entre 1588 et 1768 — étroitement resserré entre les fleuves Uruguay et Parana qui le séparent respectivement du Brésil et du Paraguay, contient une des merveilles du monde : les cataractes de l'Iguazu. Plus hautes que celles du Niagara et plus larges que celles de ses deux rivaux le Niagara et le Zambèze, moins « civilisées » que le premier et beaucoup plus accessibles et visibles que le second, dont la chute monumentale s'engouffre dans une gorge étroite, les cataractes argentines s'étendent en un double éventail dans un cadre incomparable de forêt vierge, luxuriante et débordante.

Dans ces deux régions : Misiones et le Paraguay, il y a beaucoup de

Suisses. Ils nous ont reçus de façon charmante. Grâce à eux, nous avons pu pénétrer dans l'intimité de cette vie de colons, rude souvent, mais qui enchante les gens comme nous, ennemis de la civilisation poussée à l'excès,



Les cataractes de l'Iguazu en Argentine.

telle qu'elle nous emprisonne en Europe. Il suffit d'un capital minime et d'une énergie virile pour se tailler, là-bas, sa place au soleil et dans la forêt. Les fils des colons, lorsqu'on les envoie étudier en Europe, ne demandent qu'une

chose : retourner dans leur seconde patrie. Ils aiment cette vie primitive et forte d'un amour indiscutable et indiscuté !

Et voilà. Le Brésil n'a pas voulu de nous. On s'y battait jusque dans les rues de Rio — non point durant notre bref séjour dans cette ville, mais peu d'heures après que nous l'avions quittée. « Hâtez-vous de repartir ! » nous avait dit l'attaché au Consulat. Bien nous en a pris de suivre son conseil. Décidément ces Républiques sont parfois inconfortables. Victimes de l'école ancienne, du verbalisme, des théories creuses et des appétits matériels, elles changeront de mœurs le jour où on laissera les enfants être des enfants, la vie s'exprimer en action, la raison toute simple conduire à la vérité toute nue. Car vérité, ordre, discipline et raison, qu'est-ce, sinon des mots divers pour exprimer : Harmonie ?

AD. FERRIÈRE.

Bibliographie.

La lutte contre la surdité, Encyclopédie des mutilés de l'oreille. Robert Morche. (Villa Carpe Diem, Sanary-Var. Prix 20 francs.)

Ce livre, qui complète le « Guide du Mutilé de l'oreille », du même auteur, est un travail de vulgarisation du plus grand intérêt pour tous ceux qui, malades de l'ouïe et otologistes, désirent se tenir au courant des traitements divers contre la surdité en usage chez les auristes du monde entier, ou presque. Le chapitre des charlatans est traité avec vigueur et esprit par l'auteur, qui mutilé de guerre lui-même, a eu assez de courage, de persévérance et de clairvoyance pour vouloir se rendre compte par lui-même de la valeur des promesses alléchantes contenues dans les annonces de journaux et dans les prospectus. Il est allé voir les D^r X ou Y, il les a fait parler, pour autant qu'ils voulaient bien parler ! il a essayé loyalement leurs procédés dans certains cas ; il en rapporte non moins loyalement ses expériences, et, laisse au lecteur le soin de conclure.

La belle *Lettre aux Sourds* du professeur Nicolle, que *Aux Ecoutes* a reproduite (N^o 2, 1929) sert d'entrée en matière au livre si utile du D^r Morche, et le général G. Saint-Paul en a écrit la préface. « Chaque sourd

doit se persuader, dit-il notamment, qu'en agissant pour la cause commune il agit dans son propre intérêt. »

Et une des causes communes pour lesquelles notre vaillant ami le D^r Morche se dépense sans compter, de sa personne et de sa plume, est la création d'un Institut scientifique de l'ouïe. Pareilles institutions ont été réalisées pour l'étude du cancer, de la tuberculose, et la surdité, maladie fort répandue, mal connue encore, puisque les *moyens* de la guérir ou de l'enrayer ne sont efficaces que dans certains cas, mérite de posséder pour elle seule, une cohorte d'hommes de science, médecins, auristes, ingénieurs, pédagogues, auxquels les possibilités matérielles seraient enfin données pour poursuivre leurs travaux et étendre leurs recherches.

Ce sont des millions qu'il faudrait pour mettre cet Institut scientifique sur pied. On en trouve pour de moins belles causes et le D^r Morche a raison d'espérer qu'une fois ou l'autre, pour cette génération-ci, le plus vite possible, l'opinion publique s'intéressera à la chose, que des bienfaiteurs surgiront, et que la première pierre sera posée. Imagination ! Utopie ! disent quelques-uns.

« ...Un jour viendra où la chimère d'aujourd'hui sera la réalité de demain.